KILL THE DARLING

numéro 20 - 05/04/2021

ÉDITO D'ANNIVERSAIRE

Peel, Jane Campion, 1982

« *L'important, c'est la manière dont un film survit, continue à toucher les gens. Et au passage a bousculé les choses.* », Bertrand Tavernier, Interview ***Siné Mensuel*** 81, décembre 2018

C'est l'anniversaire de ***Kill the darling*** ! Que s'est-il passé depuis le 16 novembre 2020, date de publication de notre numéro 0 ? Côté Home Cinéma, aucune projection publique[1], malheureusement, mais de nombreux pas de côté : des copyfights et ciné-missives à foison, une tribune[2] relatant l'histoire, les valeurs et les aspirations de l'occupation (14 décembre 2020), une radio[3] (***Radio La Clef***, 17-20 février 2021), le studio 34 (notre labo de création cinématographique) et sa résidence de fabrication de courts-métrages, des permanences, la participation à l'édition d'un livre sur le combat qui anime les murs de notre petit cinéma, des prises de parole dans la presse ou lors de mobilisations portées par le monde culturel parisien (à République, à Odéon), et, bien sûr, la conception et la mise en page, chaque semaine, de textes, d'images, de collages, de dessins, de mots fléchés, qui racontent sous mille et une formes notre amour des films.

Écrire, peindre, agencer des screen, bref, fabriquer un fanzine, ce n'est pas seulement une façon, pour les membres de la rédaction, de pallier la fermeture de la salle ; c'est aussi un moyen de transformer la réception d'images en geste, comme l'on parlerait de « transformer l'essai » au cours d'un match de rugby. C'est donner corps, sous une forme quelconque (souvent modeste !), à l'émotion qui nous a traversé•e•s à la vue/à l'écoute d'un film, d'un regard, d'une lumière, d'une chanson. Tenter de transmettre cette émotion à nos lecteur•ice•s, du moins lui donner envie d'aller jeter un coup d'œil à l'œuvre discutée, c'est tenter de garder le cinéma vivant, et nos cinéphilies bien actives. C'est tenter de rappeler, une fois de plus, que, lorsqu'il s'agit de sortir de soi, de ses habitudes, de sa zone de vie (fort étriquée, en ce moment), de se laisser transporter, de faire des rencontres (qui a dit que les rencontres fictives n'étaient pas des rencontres ?), rien n'égale les films (triste et paradoxale période, qui nous rend le cinéma plus que jamais essentiel, tout en nous empêchant de le vivre en salle !).

Mais reprenons le fil des cinq mois écoulés, depuis la parution de notre premier numéro. Côté acteurs extérieurs, on aura connu (pour celleux qui vivraient dans une grotte) un rachat non-consenti des murs de La Clef par le Groupe SOS, géant de l'entreprenariat dit « social », caractérisé par un chiffre d'affaire annuel dépassant le milliard d'euros (2019), par des méthodes salariales précarisantes, et, entre autres, par une consanguinité avec la macronie (Jean-Marc Borello, président de SOS, a largement contribué à financer En marche). À l'hiver dernier, cette vitrine associative (qui fonctionne sur l'assimilation de petites associations en péril, dans une logique de profit et de monopole) a choisi de faire fi de toutes les revendications et de tous les principes d'Home Cinéma (qui a clairement et plusieurs fois refusé la perspective d'une collaboration), en signant une promesse de vente avec le propriétaire du cinéma, le Comité Social et Économique de la Caisse d'Épargne d'Ile-de-France. Dans la foulée, la Ville de Paris, qui disposait d'un droit de préemption (qui lui aurait permis de racheter avant tout autre acteur la dernière salle associative de la capitale!) a laissé le sablier s'écouler, rendant de plus en plus explicite son désengagement, et sa soumission à des logiques de pouvoir, de copinage et de rentabilité économique. Ce faisant, le duo Hidalgo/Borello a coupé l'herbe sous le pied de notre association, qui ouvrait juste son fonds de dotation[4], *Cinéma Revival : pour un cinéma associatif*, dans l'optique de sortir La Clef, une bonne fois pour toutes, du marché immobilier.

Aujourd'hui, une sorte de flou plane au-dessus de tout ce fatras. Si la Ville ne peut plus préempter depuis le 19 février 2021, le Groupe SOS (nouveaux propriétaires ?) fait le mort (ça arrange les affaires, de ne pas trop se mouiller… surtout dans le contexte actuel !).

Enfin, côté culture, un vent de révolte s'est levé à travers l'hexagone, rouvrant les théâtres et les bouches, initiant une nouvelle période de mobilisations (après les épisodes Sécurité globale, réforme des retraites, réforme de l'assurance chômage, notamment), appelant à en repenser le rôle et les moyens dans les sociétés d'hier, d'aujourd'hui et de demain, fédérant ses auteur•ice•s, technicien•ne•s, étudiant•e•s, vieux de la vieille, jeunes militant•e•s, passioné•e•s, directeur•ice•s d'institutions… Au 2 avril 2021, plus de 90 scènes nationales, régionales, municipales font l'objet d'occupations citoyennes, artistiques, militantes.

Pour l'instant, La Clef Revival demeure le seul cinéma parisien occupé. Pour l'instant…

Home Cinéma

[1] à l'exception d'un plein air, le 15 janvier 2021, qui a vu projeté Entr'acte de René Clair (1924), sur la façade du bâtiment.
[2] https://blogs.mediapart.fr/home-cinema/blog/141220/la-clef-revival-un-lieu-qui-s-accorde-nos-desirs
[3] https://laclefrevival.com/la-radio/
[4] https://www.helloasso.com/associations/cinema-revival/collectes/sauve-qui-peut-la-clef

AVANT-PREMIÈRE

Nous partageons ici la version intégrale du témoignage d'un occupant qui paraîtra d'ici peu, avec d'autres paroles, dans un magnifique ouvrage consacré à La Clef Revival. Teaser…

«CHAIR» CINÉMA

Il faut que je sorte, mon cœur se gonfle et gémit comme s'il ne pouvait plus rester dans ma poitrine. Sur le sommet de la colline du Montmartre de mon enfance, il me semble être un peu plus libre ; mais ici, dans mon cinéma, je suis comme enterré au fond d'un tombeau.
Du reste, non seulement mon corps semble s'être façonné selon le cinéma, mais encore mon esprit. Et le cinéma ne m'est pas seulement la société, mais encore l'univers, mais encore toute la nature.
Je me suis lancé à corps perdu dans une occupation extraordinaire — extraordinaire parce que j'en ignorais tout – et créé de toutes pièces un collectif pour un nombre indéfini de membres qui n'allaient pas tarder à le composer, et que je ne connaissais pas.

Comment en suis-je arrivé là ?

Une fratrie improvisée en clan d'irréductibles mutins démarre les festivités de l'occupation d'un petit cinéma de quartier, emblématique depuis sa création. Le cinéma La Clef porte bien son nom pour les ouvreurs-squatteurs qui changent les serrures — et les clefs — pour investir les lieux, se protéger de l'arrivée surprise des forces de l'ordre — notre grand méchant loup commun — et gagner du temps. Le fait à préciser, ici, c'est que ces squatteurs sacrifient leur rituel habituel des imbroglios juridiques pour une belle et noble cause sociale et politique, à savoir une occupation citoyenne, pacifique et désintéressée afin de protéger des murs symboliques, plutôt que des ateliers d'artiste et des chambres de fortune, et dans un quartier, puis une ville, qui ne l'est pas moins ! Petit aparté, il paraîtrait que Paris est toujours une capitale culturelle mondiale (!?)… Mon œil !

©Félix Imbert

©Claire-Emmanuelle Blot

Le cinéma La Clef est, essentiellement, un entrecroisement de chemins, dont certains sont sans issue et constituent ainsi des culs-de-sac, à travers lesquels il s'agit de découvrir la route qui conduit au centre de cette bizarre toile d'araignée. La comparaison avec la toile d'araignée n'est pas exacte d'ailleurs, car celle-ci est symétrique et régulière, alors que l'essence même du cinéma est de circonscrire dans le plus petit espace possible l'enchevêtrement le plus complexe de sentiers et de retarder ainsi l'arrivée du spectateur au centre qu'il veut atteindre. La beauté peut-elle être quelque chose d'aussi laid ? Le cinéma La Clef dissimulait son vrai visage pour ne montrer qu'une beauté d'emprunt. Il n'était pas impossible que, pour se préserver, la Beauté se jouât du regard des hommes.
Entre vaisseau spatial échoué en plein Paris, labyrinthe piranésien, entrailles d'une baleine — la même qui engloutit Job, Pinocchio, et sur laquelle fut crucifié le capitaine Achab —, et blockhaus militaire, le cinéma La Clef n'en est pas moins une chronique de pierre.

©Claire-Emmanuelle Blot

©Natacha Thiéry

À mesure que les jours défilent pour nous, mutins parisiens originaires pour la plupart des occupations précaires de la rive droite, les murs deviennent friables à nos émotions. Des murs modulables selon nos affects. Le 20 septembre 2019, nous pénétrâmes un vaisseau fantôme digne d'***Alien*** (Ridley Scott, 1979), et au lieu d'y voir les œufs d'une entité extraterrestre non identifiée, ce fut des rangées de sièges, et autant de couloirs et de pièces au volume étrange qui rappelleraient les artères et les boyaux d'un corps humain, si l'on en croit la vision des films du ***Voyage fantastique*** (Richard Fleischer, 1966) à ***L'Aventure intérieure*** (Joe Dante, 1987) ! Et nous, nous étions les globules rouges y vivotant sur place. Les jours suivants, le cinéma devint un fort à défendre contre le propriétaire, les forces de l'ordre et les spéculateurs que le premier dépêcha pour se débarrasser d'un lieu culturel bien trop encombrant et de ses résidents bien trop intrépides. Ce n'était pas tellement la justice qui nous préoccupait en cas de vraie guerre, c'était le mouvement : le pire malheur aurait été d'avoir à quitter le cinéma.

LES NONS-DITS AMOUREUX

Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé serait purement fortuite

« - Je me fais toujours une opinion à partir des non-dits. »
- Ça s'appelle lire entre les lignes. » (***Dr. Giggles***, Manny Coto, 1992)

La Mouche, David Cronenberg, 1986
Partie I

©Derek Woolfenden

©Natacha Thiéry

Parti pour livrer une bataille à l'empire foncier parisien et sortir le cinéma de la spéculation immobilière, je me retrouve dans une guerre à laquelle je n'étais pas suffisamment préparé. Au fur et à mesure de cette lutte inégale et sans merci, ma mémoire se trouble et ma vie affective se fait envahir. Pas d'échappatoire. La seule fuite est au-dedans de moi-même. Mais personne n'est suffisamment armé ou barricadé pour s'affronter soi-même. Ce n'est pas ce qui est dehors qui est dangereux, mais ce qui est en nous. Et qui de nous aurait pu prévoir l'état de siège que provoqua le coronavirus pour nous, les déjà confiné•e•s depuis des mois ? Non contents d'une occupation qui s'éternisait, voilà un virus qui renforça notre repli, notre retraite. Et un gouvernement qui, d'abord perplexe, y trouva vite son compte et instrumentalisa ce virus comme il le fit précédemment avec le terrorisme, afin de toujours plus réprimer nos pseudos libertés et nous diminuer dans une léthargie aussi bien physique que mentale. On vivait l'expérience immersive de ***Zombie*** de George A. Romero (1978) qui, de satire, devint le documentaire le plus fidèle de notre condition humaine actuelle. Qui l'eût cru ?

Zombie, George A. Romero, 1978

Zombie, George A. Romero, 1978

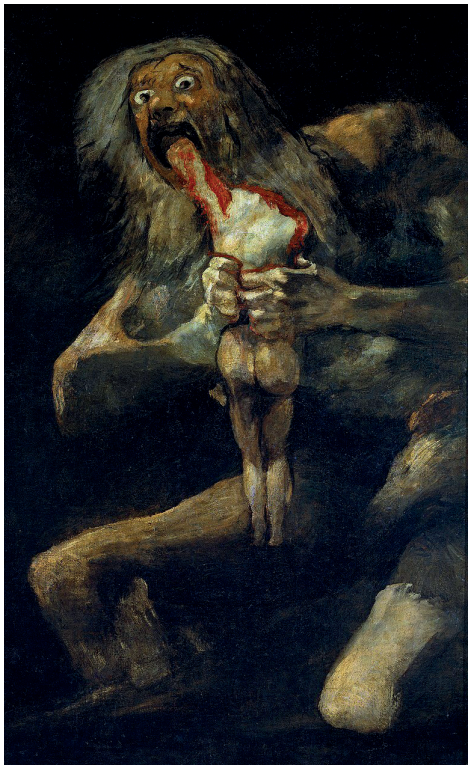
Le cinéma se transforma comme ces monstres fragiles, méchants et malades parce qu'abandonnés, oubliés, voire méprisés. Ce corps se précise, il s'apparente à King Kong dont il faudrait refaire battre le cœur au travers des projecteurs, d'une programmation soutenue, et de manière journalière. Mettre donc en image arrière le final de la version de John Guillermin pour que ce cœur-volcan rentre à nouveau en éruption. King Kong est le chantre de l'altérité, de celle qu'on ne veut pas, qu'on refoule, et qui, dès le moment où il est l'objet des feux de la rampe, se dérègle et meurt de son propre tapage devenu agonie. Qui de mieux que ***King Kong*** pour incarner notre cinéma en lutte avec ses films d'ici et d'ailleurs, aux formes hybrides et aux durées hétérogènes ? Ce cinéma est un corps composite de films, même éphémères ; ils en deviennent en son sein fantômes vivants. Mais qui dit King Kong, dit la Belle (ou la Bête). Le cœur rebat la chamade en plein confinement, grâce à des séances plein air hebdomadaires dès avril 2020, prouvant qu'il est le seul cinéma à être en bonne santé, peut-être au monde, malgré (grâce à) son illégalité et le statut expulsable de l'association qui l'occupe ! Notre cinéma éclaira des nuits de ténèbres en crevant le ciel et nous permit de respirer momentanément avant de retenir à nouveau notre souffle, pour une apnée forcée. Et notre logo inaugurant chaque séance devint comme le spot de ***Batman***, qui, une fois projeté sur la ville, réveille les chauves-souris cinéphiles pour les extirper de leur pénombre. Mais ce cœur bat peut-être trop fort pour les mortels que cela effraye, autant les politiques, instrumentalisant la Bête pour leur campagne électorale, que la Belle laissant derrière elle des espaces habités de sa présence dorénavant manquante, d'une absence gueularde et de ruines intérieures qu'elle a elle-même échafaudées en son gardien. Si les temps sont durs, c'est que nous en sommes venus à une ère où les émotions font peur. Les gens ne savent donc plus qu'aucune balle ne peut faire souffrir autant que l'amour perdu : ***The Dead Zone*** de David Cronenberg, ***Starman*** de John Carpenter ou ***RoboCop*** de Paul Verhoeven ne parlaient finalement que de ça.

Christine, John Carpenter, 1983

The Dead Zone, David Cronenberg, 1983

Le cinéma semblerait m'engloutir progressivement, comme dans ***Christine*** de John Carpenter (1983). Serais-je Ernie, métamorphosé avec l'occupation d'un cinéma, en lieu et place de la voiture du roman de Sephen King et du film de John Carpenter ? Ou Seth Brundle dans ***La Mouche***, métamorphosé au sortir de l'expérience qui, à son corps défendant, l'éloignera de son idylle amoureuse ? Cruauté aime vivre pour ceux qui s'ouvrent au monde avec ivresse et vertige avant de sombrer avec leur corps brisé sur le ressac de leurs tendres passions. L'occupation est comme Saturne, elle dévore ses propres enfants. Et il y a ***Dead Zone***, encore de David Cronenberg, dont le personnage ne se remet pas d'une rupture amoureuse provoquée par un coma, et dont tout le montage, resserré et elliptique, n'est conditionné que par le besoin de reconnaissance de la part de l'être aimé, comme le rattrapage d'un temps perdu. Et pour moi et Elle, ce serait ce trauma collectif de la pandémie et de ses confinements. Nous nous en remettrons-nous un jour ?

Fay Wray dans ***King Kong***, Merian C. Cooper, Ernest B. Schoedsack, 1933



Saturne dévorant un de ses enfants, Peinture de Francisco de Goya, 1819-1823

À suivre...

D.W.

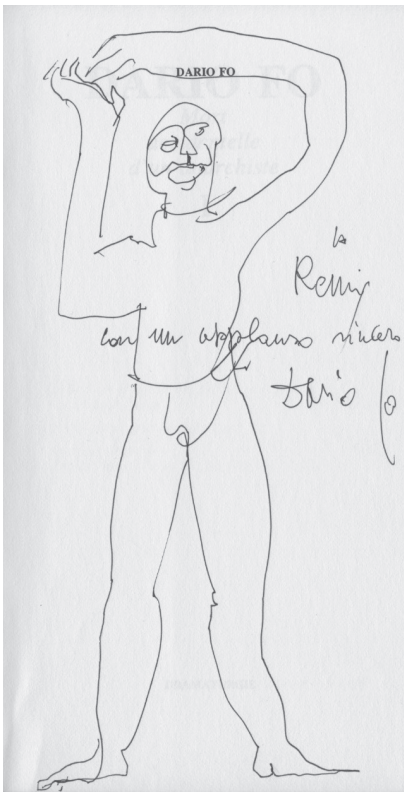
À suivre...

S.C.

Ce texte a été écrit à partir de citations, dont certains mots et certaines conjugaisons ont été changés, tirées des œuvres suivantes : ***Les dernières lettres de Jacopo Ortis*** de Ugo Foscolo, ***La Mort de Danton*** de Georg Büchner, ***Le Pavillon d'or*** de Yukio Mishima, ***Pancho Villa*** de John Reed, ***Déshérence*** de René Char, ***L'Autre côté*** d'Alfred Kubin, ***La Machine s'arrête*** d'Edward Morgan Forster (ainsi que des notes de Pierre Thiesset, Philippe Gruca et François Jarrige), ***Notre-Dame de Paris*** de Victor Hugo, ***Le Château d'Otrante*** de Horace Walpole, ***Un balcon en forêt*** de Julien Gracq, ***L'homme hanté*** de Charles Dickens, ***Dictionnaire des symboles*** de Chevalier et Gheerbrant, ***Le redoutable homme des neiges*** de Val Guest, ***La Maison du diable*** de Robert Wise, ***Les mois d'avril sont meurtriers*** de Laurent Heynemann, Antoine Alliot et Chaney Grissom.

OBJETS TROUVÉS

Pour cette nouvelle rubrique, nous chinons dans nos archives à la recherche d'accidents bienheureux, de pépites écrites ou dessinées dans les recoins d'un ouvrage, d'une signature manuscrite aposée au dos d'une image, d'un marque-page oublié... Bref, de toute trace qui témoigne d'une certaine poésie dissimulée et amatrice, et qui fait mouche parce que ne nous étant pas destinée !



Un dessin de Dario Fo en dédicace dans sa pièce de théâtre ***Mort accidentelle d'un anarchiste*** parue aux éditions Dramaturgie de 1983

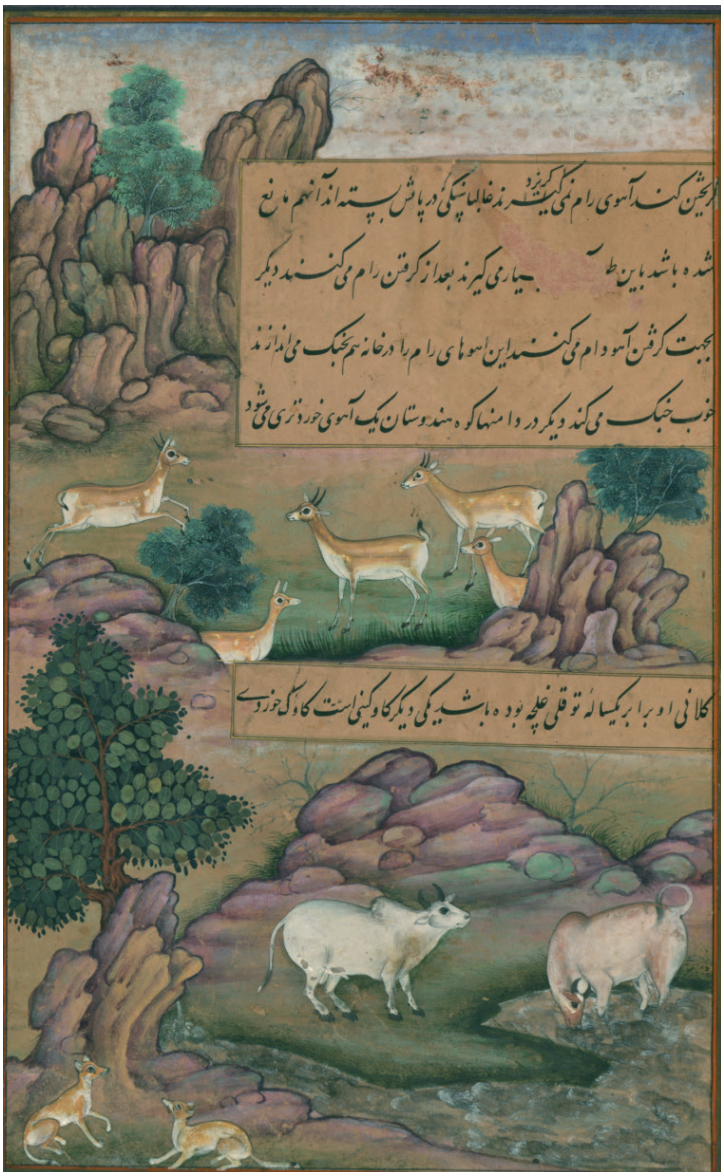
C.D.

ENTRE LA MÉMOIRE ET L'IMAGE

Prenons les choses par leur début, et parlons « photographie » avant de parler « cinéma ». Dans cette rubrique nous allons créer un labo photo, un atelier d'essai, un répertoire d'artistes (où les plus oublié.es tiendront enfin leur place) et, pourquoi pas, une communauté dédiée à déchiffrer les mystères les plus cachés de l'histoire de la photographie.

Mon mémoire,
En souhaitant ne plus me battre contre le blocage créatif qui me corrode et m'isole depuis quelques mois, je décide de m'écouter et de m'ouvrir de la manière la plus intime possible.

A partir de cette semaine et tant que ma persistante me le permettra, j'offre cet espace aux œuvres qui ont été le début et le témoignage de tout ce que je reconnais comme « moi » aujourd'hui.
Dans aucun ordre d'importante, je vous donne tout ce capharnaüm tel qu' il est.



Le ***Baburnama*** commence par ces mots simples :

« *Au cours du mois du ramadan de l'année 899, je devins roi de Fergana à l'âge de douze ans.* »

« ***Le Bāburnāma*** *("Histoire de Babur" ou "Lettres de Babur") ; sont les mémoires de Zahīr-ud-Dīn Muhammad Bābur (1483-1530), fondateur de l'Empire moghol et arrière-arrière-arrière-petit-fils de Timur.*

Bābur était un prince timouride instruit et ses observations et commentaires dans ses mémoires reflètent un intérêt pour la nature, la société, la politique et l'économie. Son récit saisissant des événements ne couvre pas seulement sa propre vie, mais l' histoire et la géographie des régions où il a vécu ainsi que les personnes avec lesquelles il est entré en contact.

Le livre couvre des sujets aussi variés que l'astronomie, la géographie, l'art de l'État, les affaires militaires, les armes et les batailles, les plantes et les animaux, les biographies et les chroniques familiales, les courtisans et les artistes, la poésie, la musique et les peintures, les oenothèques, les visites de monuments historiques ainsi que nature humaine.

Bien que Babur lui-même ne semble pas avoir commandé de versions illustrées, son petit-fils a commencé dès qu'on lui a présenté la traduction persane terminée en novembre 1589. »

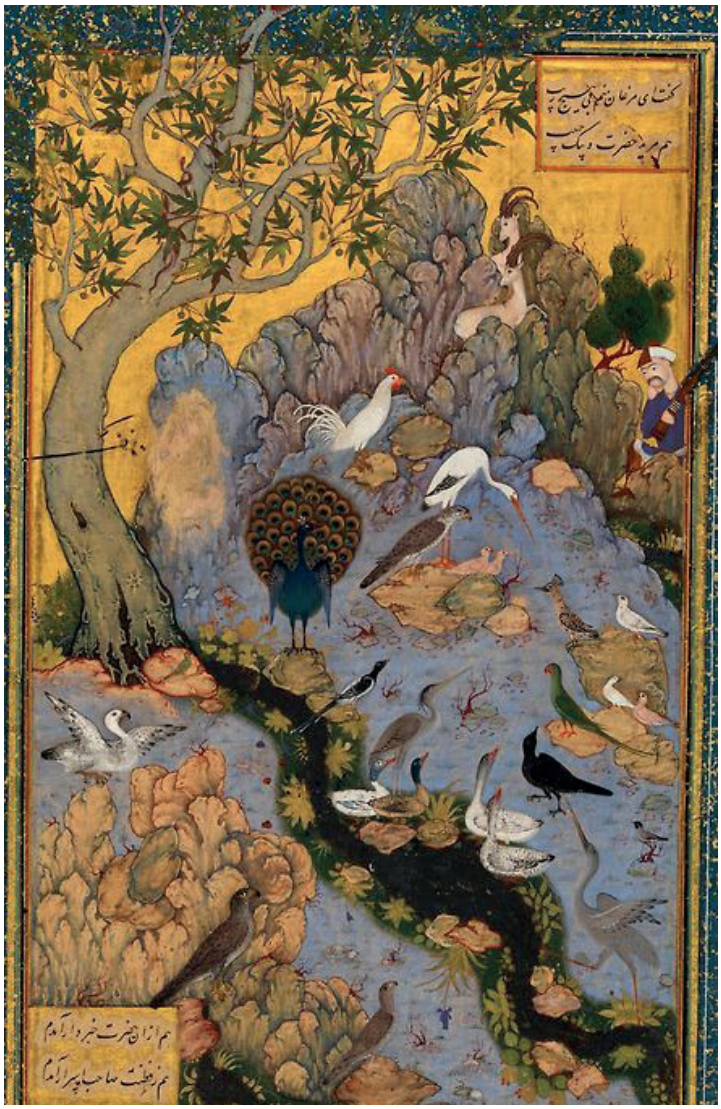
« *Il était occupé à cette époque à relier sous forme narrative les notes qu'il avait faites tout au long de sa vie comme un journal intime … mais son accent principal est mis sur la flore et la faune du pays, qu'il note avec le soin d'un naturaliste né et décrit avec l'œil d'un peintre … Il sépare et décrit, par exemple, cinq types de perroquets; il explique comment le plantain produit la banane; et avec une observation scientifique étonnante, il annonce que le rhinocéros «ressemble plus au cheval qu'à tout autre animal». Dans d'autres parties du livre, il est également ravi d'images telles que les couleurs changeantes d'un troupeau d'oies à l'horizon, ou de belles feuilles sur un pommier.* » Commenté par l'historien Bamber Gascoigne

Sources où vous pouvez retrouver un peu plus :

https://art.thewalters.org/files/pdf/W596.pdf
https://fr.qaz.wiki/wiki/Baburnama

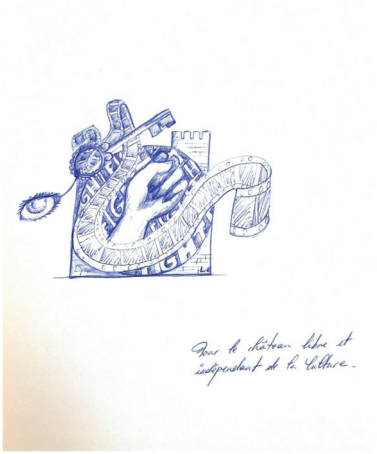
À retrouver en couleur sur le site web :
http://laclefrevival.com/kill-the-darling/

L.P.



LIVRE D'OR DE LA CLEF

Ici, nous partagerons de temps en temps des petits morceaux du livre d'or de la Clef Revival.



Sempre caro mi fu quest'ermo colle
E questa siepe che da tanta parte
Dell'ultimo orizzonte il guardo esclude.
Ma sedendo e mirando, interminato
Spazio di là da quella, sovrumani
Silenzi, e profondissima quiete.
Io nel pensier mi fingo, ove per poco
Il cor non si spaura. E come il vento
Odo stormir tra queste piante, io quella
Infinità a questa voce
Vo comparando. E mi sovvien l'eterno
E le morte stagioni, e la presente
E viva e il suon di lei. Così tra questa
Infinità s'annega il pensier mio:
E il naufragar m'è dolce in questo mare.

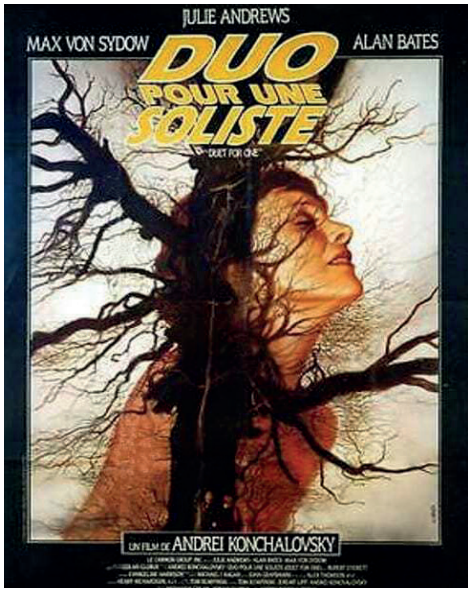
Leonardi - L'Infinito

ANECDOTES CINÉMATOGRAPHIQUES DE LA PLUS GRANDE NÉCESSITÉ

« *J'ai envoyé mon film "Duo pour une soliste" à Billy Wilder qui a été très déçu. Pour lui, c'était un film européen d'auteur. Il m'a parlé avec une voix triste et très irritée. Il m'a dit : "Écoute, c'est trop long. Je ne comprends rien. Il faut couper cette apparition. Je ne saisis pas pourquoi ce vieux monsieur revient. C'est trop artistique, mon ami, etc.", et il a fait une liste des scènes que je devais retirer. Je lui ait dit : "Billy, je suis désolé mais je ne crois pas que ce soit trop long" et il m'a répondu : "Mon cher ami, il n'y a que deux choses qui sont trop courtes, ta vie et ton pénis. Le reste est trop long ! Y compris ton film.". J'avais déçu Billy Wilder.* »

(***Andreï Konchalovsky, ni dissident, ni partisan, ni courtisan***, Conversations avec Michel Ciment)

Y-M. M.



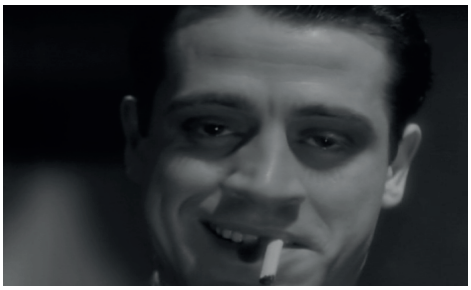
affiche de ***Duo pour une Soliste***, Andreï Konchalovsky, 1986

Duo pour une Soliste, Andreï Konchalovsky, 1986

PLUS BELLE LA MORT

Les morts les plus poétiques du cinéma

Jack La Rue dans ***The Story of Temple Drake*** (***La Déchéance de miss Drake***, 1933) de Stephen Roberts :

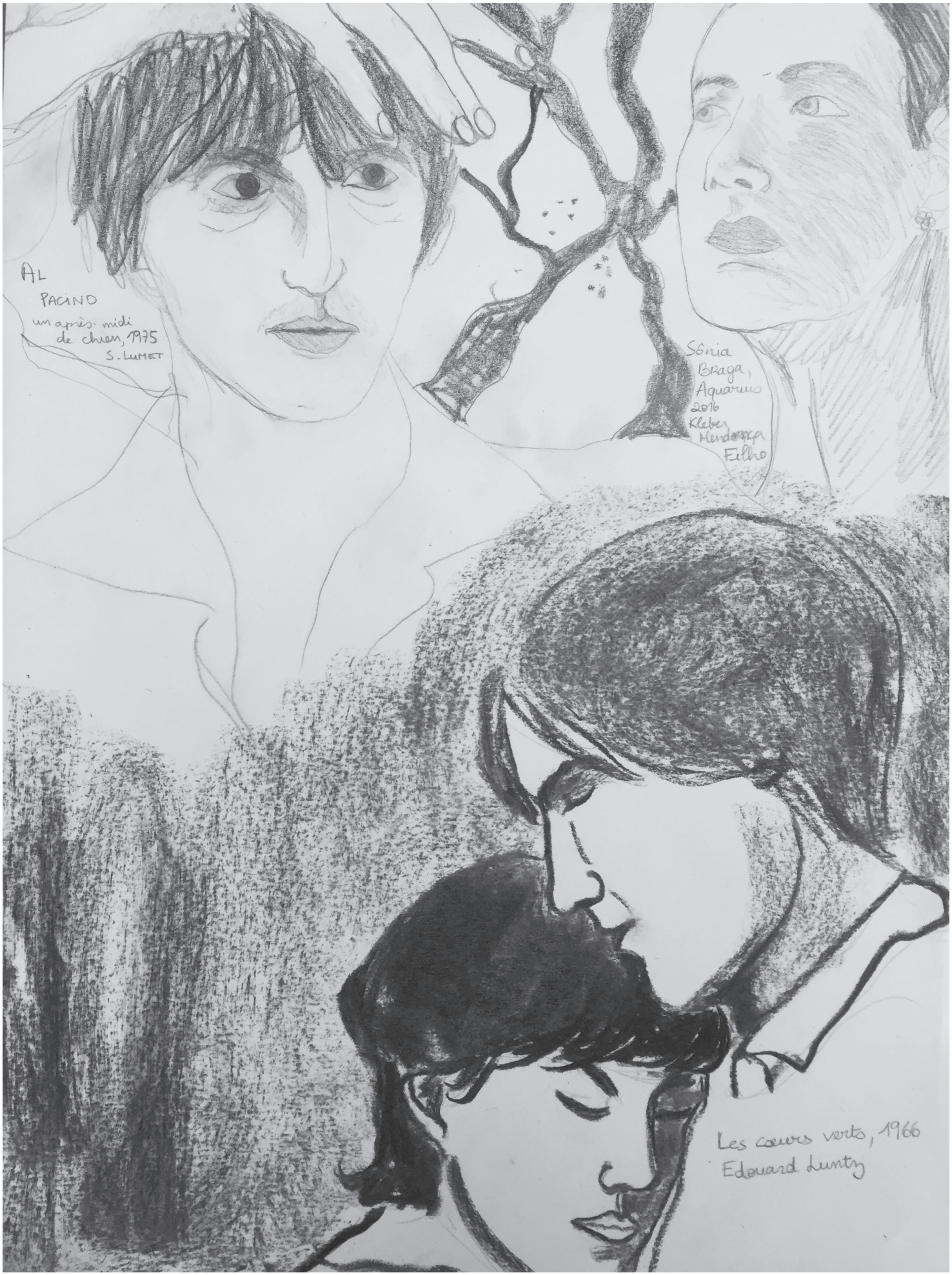


«Smoking Kills» : exemple d'avertissement sur les paquets de cigarettes et de tabac en France depuis 2011.

L.A.

JOURNAL CINÉPHILE DE LA CLEF REVIVAL #2

Une planche foutraque et épileptique, à l'image de ce fanzine. Des rétrospectives, des conversations cinéphiles ayant eu lieu à l'intérieur des murs de la Clef sont ici dessinées par Cebe Barnes.



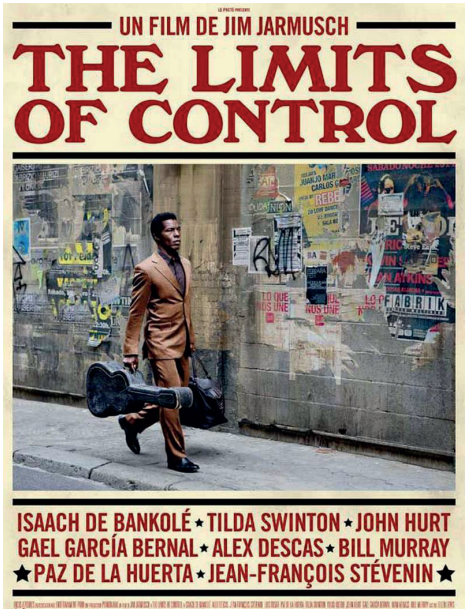
C.B.

DÉCORS EN DÉCOMPOSITION – THE LIMITS OF CONTROL (Partie 1)

Cet article constitue le premier d'une série consacrée au film ***The Limits of Control*** *de Jim Jarmusch (2009).*

À l'heure où il nous est interdit de nous déplacer à plus de 10 kilomètres de notre lieu de résidence, comment ne pas repenser à l'une des dernières et rares répliques prononcées par le protagoniste principal du film, un mystérieux tueur solitaire incarné par Isaac de Bankolé, face à Bill Murray ? Ce dernier, se déplaçant en hélicoptère et entouré de paramilitaires, incarne le puissant et effrayant chef d'une mystérieuse organisation « américaine ». Organisation dont on perçoit un côté impérialiste, et qui semble symboliser le système capitaliste dominant.
Au moment de l'affrontement entre ces deux individus que tout semble opposer, constatant que le personnage d'Isaac de Bankolé s'est introduit dans son bureau au cœur d'un bunker, Murray lui demande: « *Comment es-tu entré ici ?* »
« *J'ai fait jouer mon imagination* » lui répond de Bankolé.

En avril 2021, de l'imagination, il nous en faut, non pas pour rentrer dans nos « bunkers » dans lesquels nous sommes cantonnés depuis la mi-mars 2020, mais au contraire pour s'en évader. Le visionnage de ***The Limits of Control*** offre la possibilité de se perdre dans des villes espagnoles (Madrid et Séville) et dans des territoires plus sauvages et arides de la région d'Almería (dans le sud du pays). Le parcours de ce tueur solitaire dessine donc un triangle (Madrid –> Séville –> région d' Almería –> Madrid) dont les extrémités sont reliées entre elles par des trajets en train.
L'intégralité du film est tourné en Espagne, y compris la scène d'ouverture que le scénario situe dans un aéroport parisien.



The Limits of Control, JimJarmusch, 2009

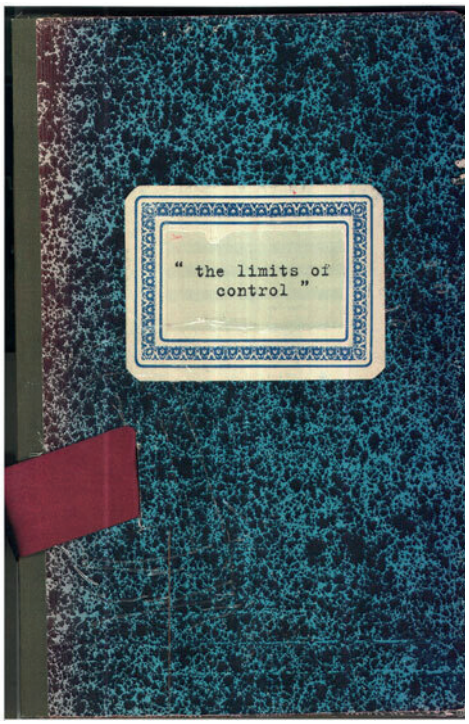
Si le casting de ce film, au rythme lent et contemplatif, est réjouissant (Isaac de Bankolé, Jean-François Stévenin, Paz de la Huerta, Tilda Swinton, Gael García Bernal, Bill Murray…), et si la bande sonore nous emporte dans des univers variés (de la musique drone au flamenco le plus traditionnel), l'intrigue, comme souvent chez Jarmusch, ne constitue pas le moteur principal du film. Ce dernier aspect est probablement l'une des raisons pour lesquelles le film n'a pas rencontré un grand succès auprès du public, ni un fort enthousiasme auprès de la critique.

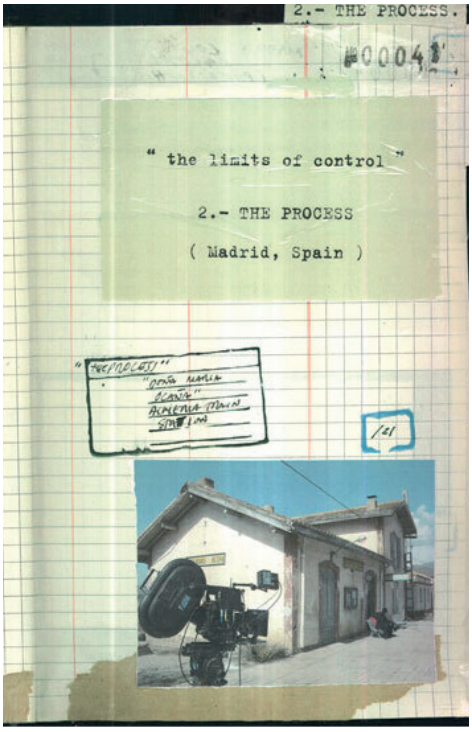
Dans la filmographie de Jarmusch, il s'agit d'une des œuvres les moins mentionnées, voire d'une œuvre carrément oubliée.
Sa force réside dans le fait que c'est un film à tiroirs. Il regorge de références picturales, musicales et cinématographiques qui par leur caractère énigmatique, prémonitoire et symbolique composent une bonne partie de l'ossature du film. Il bénéficie par ailleurs d'une photographie et d'une composition des images remarquables, qui magnifient l'ensemble. On y retrouve derrière la caméra Christopher Doyle, directeur de la photographie australo-hongkongais qui a participé à la plupart des films de Wong Kar-wai, et qui a également collaboré avec Gus Van Sant pour ***Paranoid Park*** (2007).

The Limits of Control, JimJarmusch, 2009

Puisqu'il est assez évident dans le cas de ce film, qu'une attention particulière a été portée aux repérages, tant en intérieur qu'en extérieur, ce texte s'intéresse en premier lieu aux décors. Ou plus précisément à l'outil de travail utilisé par le chef décorateur mexicain Eugenio Caballero (récompensé en 2007 par un Oscar pour les décors du ***Labyrinthe de Pan*** de Guillermo del Toro (2006)).

Comme pour chacun des films dans lesquels il travaille, Caballero consigne ce qui lui est utile dans un cahier (dans le cas de ***The Limits of Control***, le cahier était plus volumineux que le scénario !).
Des longues discussions démarrées à New York avec Jim Jarmusch, aussi bien sur le poète Pablo Neruda que sur des références artistiques, jusqu'aux promenades avec Jarmusch et Doyle en Espagne pour identifier les futurs lieux de tournage, Caballero intègre le fruit de ces échanges et de ces repérages dans un cahier.





Photographies: Eugenio Caballero / Focus Features

Ce carnet de travail, contenant des illustrations (dessins, esquisses), des collages (cartes postales, photographies, découpages de visuels, affiches de vieux films…), des notes manuscrites (idées, références, repères techniques), constitue quasiment une œuvre d'art à lui tout seul.

Photographies: Eugenio Caballero / Focus Features

Habituellement, Eugenio Caballero conserve les carnets qu'il compose. Cette fois, à l'issue du tournage, il l'a offert à Jim Jarmusch. Dans le journal quotidien espagnol El País du mercredi 12 août 2009, il revient sur cette exception : « *Cela va au-delà de mon admiration envers lui. Cette fois, plus que jamais, j'ai senti que le processus de réalisation du film était en soi une grande histoire* ».

À suivre…

J.W.

CARTE DES SQUATS ET OCCUPATIONS RÉCEMMENT EXPULSÉ·E·S OU MENACÉ·E·S D'EXPULSION

(au 3 avril 2021 !)

L'Arche, Paris 10 : occupé depuis le mois de novembre par des militant·e·s en lutte contre la gentrification du quartier (Canal Saint-Martin), ce local cédé il y a 5 ans aux anciens gérants du Petit Cambodge par la Ville de Paris avait été reconverti en un centre social autogéré, baptisé L'Arche. Les occupant·e·s ont été expulsé·e·s le 13 janvier 2021 par les forces de l'ordre.

33 quai Marcel Boyer, Ivry-sur-Seine : le 27 janvier 2021, trente artistes vivant dans les lieux sont expulsés et violentés par une milice privée, appelée par le propriétaire.

La Maison du peuple, Nantes : dans un ex-collège, la Maison du Peuple héberge des migrant·e·s depuis l'été 2020, ainsi que le collectif La Base, qui résulte du regroupement d'une vingtaine d'associations tournées vers l'écologie et la solidarité. Depuis le mois de février, la présence des forces de l'ordre est quasi systématique, et les rumeurs d'expulsion se multiplient. Les occupant·e·s sont pourtant en discussion avec le propriétaire pour négocier la signature d'un bail précaire.

Le Théâtre de Verre, Paris 19 : occupé légalement par l'association Co-Arter depuis 2015, le Théâtre de Verre a accueilli les répétitions et les représentations de plusieurs centaines de compagnies théâtrales. Fin janvier, la Ville de Paris annonce mettre fin à la convention d'occupation temporaire qui les lie. Les occupant·e·s ont 3 mois pour libérer le site, avant que des travaux ne commencent (l'ancien lycée doit laisser place à une médiathèque et à une Maison des réfugiés). Co-Arter en appelle actuellement à la mobilisation, et exige une promesse de relogement viable de la part de la Ville.

Le Marbré, Montreuil : un espace d'habitation et d'organisation politique installé depuis septembre 2020 dans une ancienne marbrerie, que le propriétaire voulait transformer en appartements de luxe. Le 28 février 2021, les forces de l'ordre sont entrées par effraction dans les lieux et ont expulsé les militant·e·s, faisant fi de la procédure juridique en cours.

Le Dispel, Grenoble : Dispel est une friche artistique installée depuis 1998 dans la banlieue de Grenoble. Elle accueille cinq associations de création cinématographique et photographique, aujourd'hui menacées d'expulsion, après avoir appris, de manière fortuite, que la Métropole grenobloise (propriétaire des lieux) voulait mettre un terme à la convention d'occupation, signée entre la Ville de Grenoble et les résident·e·s. Ces dernier·ère·s continuent à lutter pour faire entendre leurs voix, tandis que les collectivités se renvoient la balle.

Le Landy sauvage, Saint-Denis : depuis 2018, une quarantaine de personnes vivent dans cet ancien hangar et des associations par dizaines y développent leurs activités culturelles, événementielles, solidaires, pédagogiques. Début mars, invoquant des raisons de sécurité, la ville obtient l'expulsion accélérée du collectif, dont la présence dans l'édifice avait pourtant été autorisée par la justice jusqu'en juillet 2021. Des mobilisations sont actuellement en cours pour alerter sur la disparition de cet important lieu associatif.

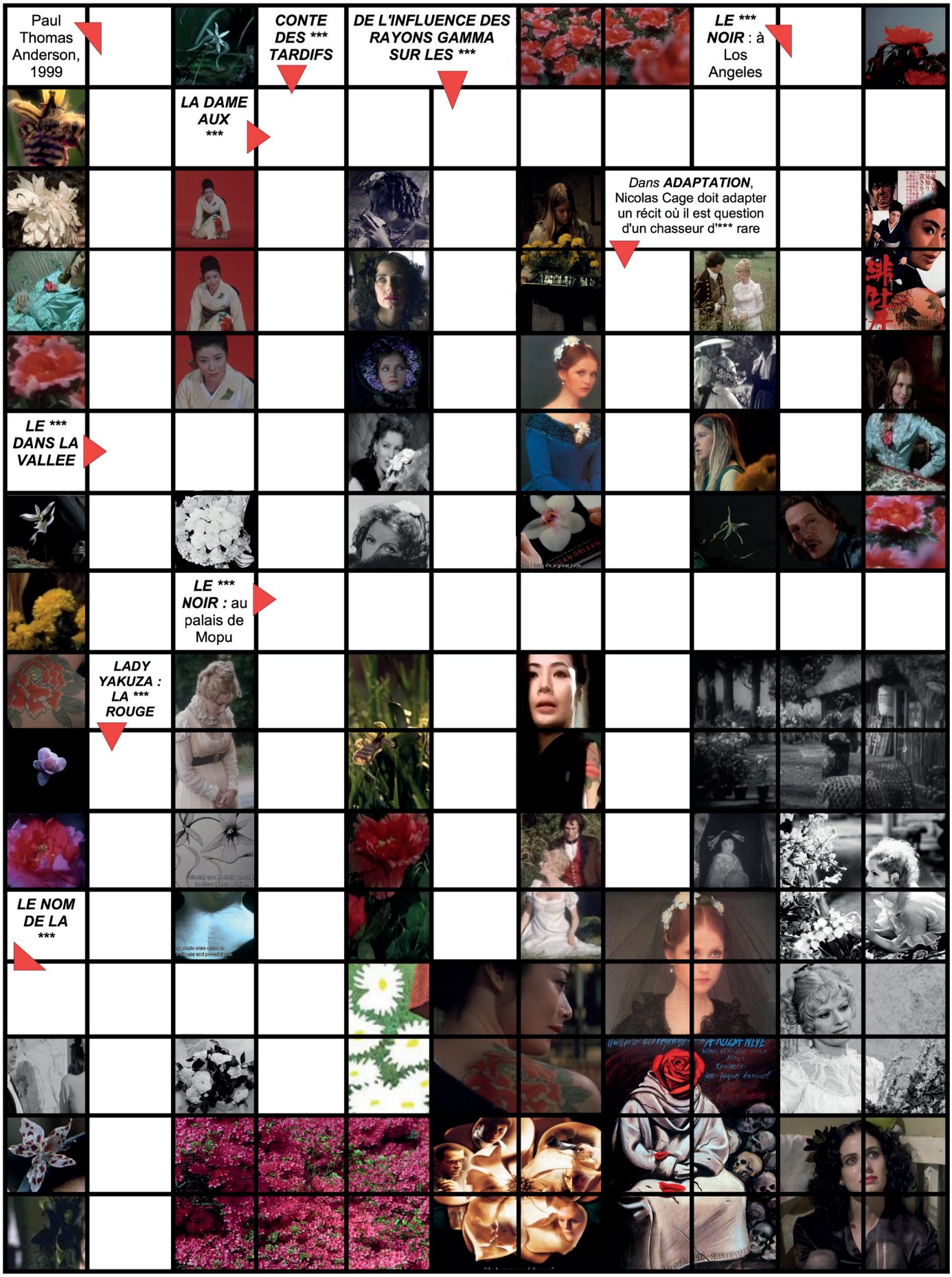
Le Mix'art Myrys, Toulouse : en février 2021, la Mairie de Toulouse, propriétaire des lieux, invoque des raisons de sécurité et ferme la grande halle des Minimes, qui hébergeait depuis 2005 le collectif d'artistes Mix'art Myrys. Ce dernier, qui avait pourtant alerté sur l'état du bâtiment, et avait appelé les pouvoirs publiques à le rénover, se trouve actuellement à la rue. Au mois de mars, ses artistes se mobilisent et organisent une exposition géante dans les rues et les commerces de Toulouse.

Le pavillon Mazar, Toulouse : après une procédure de plusieurs années visant à acquérir le bâtiment, la compagnie Merci, fondatrice et animatrice depuis 15 ans du laboratoire de créations théâtrales du pavillon Mazar, a dû quitter les lieux, en septembre 2020. Malgré un dialogue avec la municipalité, qui soutenait son projet, la compagnie n'a pas réussi à réunir les fonds nécessaires au rachat des murs.

G.C.

MOTS FLÉCHÉS

Spécial Fleurs



E.A. , remerciements: C.A.

DRÔLE DE RENCONTRE

Ariel, Aki Kaurismäki, 1988

Rencontres du troisième type (*Close Encounters of the Third Kind*), Steven Spielberg, 1978

SOLUTIONS AUX MOTS FLÉCHÉS

Images tirées des films:

Le Roman de Marguerite Gautier (Camille), Georges Cukor - 1936
Conte des chrysanthèmes tardifs (Zangiku monogatari), Mizoguchi Kenji - 1939
Le Narcisse noir (Black narcissus), Michael Powell et Emeric Pressburger - 1947
La Dame sans camélias (La signora senza camelie), Michelangelo Antonioni - 1953
Lady Yakuza : la pivoine rouge (Hibotan bakuto), Kôsaku Yamashita - 1968
Le Lys dans la vallée, Marcel Cravenne - 1970
De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites (The Effect of Gamma Rays on Man-in-the-Moon Marigolds), Paul Newman - 1972
La Dame aux camélias (La storia vera della signora dalle camelie), Mauro Bolognini - 1983
Le Nom de la rose, Jean-Jacques Annaud - 1986
Magnolia, Paul Thomas Anderson - 1999
Adaptation, Spike Jonze - 2003
Le Dahlia noir (The Black Dahlia), Brian De Palma - 2006

Fuji Sumiko dans ***Lady Yakuza : la pivoine rouge*** , Kôsaku Yamashita

APPEL À CONTRIBUTION

Vous voulez crier à nos côtés ?

Partagez vos textes (5 000 signes maximum), dessins, jeux, photos, vidéos sous le hashtag ***#killthedarlingfanzine*** ou écrivez-nous à l'adresse suivante : ***killthedarlingfanzine@gmail.com***

Chaque semaine, l'une de ces productions sera publiée dans les pages du fanzine.

P.S. : n'oubliez pas de titrer votre proposition !

APPEL À ARCHIVE

En vue de la préparation d'un numéro spécial, nous sommes à la recherche de tout document d'archives ou témoignages (photographies ou autres) sur l'histoire du cinéma La Clef depuis sa création.

Vous pouvez nous les adresser par courrier au ***34, rue Daubenton, 75005 Paris***, ou par mail à l'adresse suivante : ***killthedarlingfanzine@gmail.com***
P.S.: n'oubliez pas de nous préciser leur provenance et/ou auteur•ice•s

KILL THE DARLING

numéro 20 - 05/04/2021

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Laura Ashton, Eunice Atkinson, Cebe Barnes, Gleb Chapka, Seth Collings, Carl Denham, Yves-Marie Mahé, Luisa Pastran, Léana Robin, John Wells, Derek Woolfenden

Rédactrice en chef : Gleb Chapka

Mise en page : Aamo & Luisa Pastran
Maquette : Anaïs Lacombe & Luc Paillard

Façonné à La Clef (Paris, France)
Imprimé dans le quartier

Typographie :
Barlow by Jeremy Tribby
La Clef by Anton Moglia
Gig v0.2 by Franziska Weitgruber

LA CLEF Revival

34, rue Daubenton, 75005 Paris

killthedarlingfanzine@gmail.com

www.laclefrevival.com
facebook & instagram : @laclefrevival
sauvequipeutlaclef.fr